

Dans les pas d'Ali, l'ex-Rouennais, dernier crieur de journaux

Le portrait. Avec son « Ça y est ! » tonitruant, Ali est crieur de journaux à Paris depuis cinq décennies. Mais c'est à Rouen que l'histoire amusante et étonnante a démarré. Rencontre avec un phénomène au métier quasi-disparu et au bagout inimitable.



Depuis qu'il a quitté Rouen, c'est à Paris qu'Ali Akbar a parcouru des dizaines de milliers de kilomètres en cinquante ans de carrière. Il est désormais désigné comme le dernier crieur de journaux de la capitale.

Anthony Quindroit
Journaliste
a.quindroit@paris-normandie.fr

Ca y est ! La France est sauvée : François Bayrou revient ! Dans le bouillonement d'un chic bistrot parisien, certains lèvent un sourcil circonspect quand d'autres rigolent déjà de la supercherie. Ces derniers ont tout de suite reconnu Ali. Ali Akbar ne se défait jamais de sa gouaille. Quotidiennement, il écoute ses exemplaires du journal *Le Monde* dans le quartier huppé de Saint-Germain-des-Prés à Paris (6e). Son éternelle veste bleue sur les épaules « pour éviter de se tacher avec l'encre », il virevolte entre les tables, frôle les serveurs et empoche les quelques pièces que lui tendent les clients. « Je lui prends régulièrement le journal... Mais, le pire, c'est que je suis abonné ! », sourit un habitué. Mais, c'est Ali, son ton, son humour... Alors, je lui achète quand même ! »

Rouen, décembre 1972...

Tonique, Ali a déjà filé vers l'établissement voisin. Rien ne semble l'épuiser. Ses 73 ans paraissent se diluer dans les kilomètres qu'il avale chaque jour, sa pile de canards dans les bras. Il virevolte entre les serveurs qui le connaissent comme le loup blanc. « Ali ? Il peut

aller où il veut, manger gratuitement dans le quartier partout, toute l'année ! », s'enthousiasme l'employé d'un hôtel « où on lui laisse une pièce à disposition pour se reposer quand il a besoin ! »

L'histoire française d'Ali, c'est à Rouen qu'elle démarre. Le jeune homme, Pakistanais, a 20 ans quand le bateau de marchandises sur lequel il travaillait fait escale sur les quais rive droite. Il veut profiter de l'escale pour découvrir la ville et Paris. Son destin bascule : « Je suis tombé sur un étudiant népalais dans un bar à Rouen. On a sympathisé. Il m'a trouvé un boulot, plongeur dans un hôtel. » Il ne parle qu'anglais, a un visa étudiant valable un mois en poche. Il ne quittera plus la France. On est en décembre 1972. Ali découvre les coquilles Saint-Jacques – « Je trouvais que Rouen était une jolie ville et que l'on y mangeait bien ! » –, quelques galères aussi, avec son visa périmé qui fait de lui « un clandestin » prenant les métiers « de celui qui ne comprend pas la langue » pour vivre... et être exploité parfois.

« Les fesses d'une femme en Une ! Je n'ai jamais vu ça... »

Il se familiarise aussi avec un concept qu'il ne connaît pas encore : la liberté de la presse. « Je suis à Paris. Un vendeur de journaux brandit « Charlie Hebdo » et « Hara-Kiri » avec les fesses d'une femme en Une ! Je n'ai jamais vu ça, c'est impossible chez nous ! Je suis choqué ! » Pas longtemps. Parce qu'il discute avec le crieur

qui lui propose de bosser comme lui. Ali accepte. Direction la rue des Trois-portes. Numéro 10. Siège de *Charlie* et de *Hara-Kiri*. Il rencontre le professeur Choron et sa femme, Odile... L'aventure démarre.

Ali vend sur le pont Saint-Michel, dans le quartier Latin, place Mouffetard... Il fraye avec Siné, Reiner, Cabu avec qui il améliore son français balbutiant... Le peu d'argent qu'il gagne, il l'envoie à sa mère, au Pakistan. Pour économiser, il cache à Choron et consorts qu'il dort dans l'abri mis à disposition pour stocker les canards... Il fait « vingt bornes par jour », se tape des « ampoules phénoménales » mais serre les dents. Et il enrichit son catalogue, écoute *L'Écho des savanes*, *Libération*, *Le Monde* ou même l'éphémère *La Grosse Bertha* par lots de cinquante !

Les volumes ont (beaucoup) baissé. Mais il reste un excellent vendeur. Son secret : l'humour. « Tous les jours, je m'amuse à trouver une petite phrase pour sortir les gens de leur torpeur... » Il se souvient encore des rires lorsqu'il criait, en mai 2011, « Ça y est ! Nafisatou est enceinte... » alors que venait d'éclater l'affaire d'agression sexuelle au Sofitel impliquant Dominique Strauss-Kahn. L'impertinence à la *Charlie*...

« Je lui achète le journal alors que... je ne le lis jamais »

Au détour d'une terrasse, François Baroin, ancien ministre et maire de Troyes, lui prend un

exemplaire : « Je le connais depuis que je suis étudiant à Assas, se remémore l'élu sexagénaire. Il ne change pas ! » Des personnalités, Ali en rencontre très souvent ; il les tutoie comme il tutoie pratiquement tout le monde. Une bienveillance et une simplicité qui font de lui un vendeur hors pair : « À chaque fois que le croise, je lui achète le journal alors que... je ne le lis jamais », affirme, goguenard, un client habitué.

La tournée continue, au pas de course. Café de Flore, Chez Lipp... Son aisance et son « Ça y est ! » passent partout même dans les ambiances les plus feutrées. La pile de journaux a fondu, il fonce en chercher une autre. On a parfois l'impression de le ralentir. « Il n'a jamais perdu son énergie », s'étonne un fumeur en terrasse qui le voit passer « depuis... oh, quarante ans ! » Il devrait le voir passer encore un moment : Ali n'a pas prévu de prendre sa retraite. Une figure de la vie parisienne donc. Quasi un emblème. Qui va recevoir l'insigne de chevalier de l'Ordre national du Mérite. Sans doute ce jour-là aura-t-il à nouveau sa photo dans le journal. « Je vais crier : « Ça y est ! Je suis chevalier ! » Et cette fois, ce ne sera pas uniquement un trait d'humour. ●



VIDÉO

Suivez Ali lors d'une journée classique dans le quartier huppé de Saint-Germain-des-Prés à Paris (6e) en scannant ce QR Code.